

OSCAR FRANK

Notice lue par ARMAND DORVILLE

J'ai cherché le dossier d'Oscar Frank dans les archives de l'Ordre. Comme il est mince ! Un parchemin, son diplôme de licencié. Deux signatures lui sont une parure.

L'admission au stage : signée Henri Robert.

L'admission au tableau : signée Charles Chenu.

Et sur la page de garde, ces deux dates qui fixent et résument sa vie :

Né à Paris le 13 mai 1883,

Mort au champ d'honneur, à Neuville Saint-Vaast, le 6 juillet 1915.

Lorsque Frank, en 1913, m'offrit sa collaboration, je lui avais depuis longtemps donné mon amitié.

Comme tous ceux qui l'approchaient, je connaissais ses succès scolaires à notre vieux Condorcet et au Concours Général.

Je savais que la Faculté de Droit avait enrichi sa jeune bibliothèque d'avocat de ces beaux livres reliés en chagrin vert et gravés d'or, où Demolombe, Aubry et Rau, Lyon-Caen, Garraud, Ihering et Savigny témoignent de la ferveur des lauréats.

Droit romain, Histoire du Droit, Droit civil, Droit criminel, Droit commercial, Oscar Frank emporta tous les prix au concours de Licence et la première mention au concours général des Facultés, et dans la critique, le maître, qu'il s'appelât Jay, Deschamps ou Pillet, relevait un talent de composition et des dons d'originalité, d'autant plus surprenants qu'ils s'élançaient de toutes ses copies.

Tous ces petits bonheurs, chantés périodiquement par le palmarès, le concours de la conférence les chassa dans les nuées et, quand sous le bâtonnat de Busson-Billaud, Oscar Frank fut nommé secrétaire, il connut la grande, la vraie joie, le début brillant dans la vie professionnelle.

Mais à côté, que d'émotions et que d'attraits !

Sa chère langue anglaise, qu'il aimait comme une sœur et qui l'avait entraîné à sa suite étudiant de vacances à Oxford, parmi les reliques de Shelley, dans les vieux collèges où la pierre s'use sous le manteau de feuillage, où le réfectoire est musée et la bibliothèque chapelle.

Ses chers classiques, dont il avait recherché la trace en Italie, en Grèce, en Orient ;

Sa chère musique, qu'il poursuivait de sa tendresse passionnée à Bayreuth, à Munich, et dont les partitions encombraient sa serviette d'avocat.

Et, cependant, dans cette intelligence si vaste, où l'érudition ne faisait qu'ajouter à la sensibilité naturelle, aucune confusion.

Que Frank, de sa belle voix grave, traduisît à livre ouvert Virgile, Byron et Schiller, ou que sa plume s'abandonnât aux vastes constructions juridiques où l'entraînaient

les leçons de Saleilles ou de Thaller, que Frank perdu dans la maîtrise jouât des mélodies de Schumann ou le *Largo* de Hændel aux messes de mariage de ses amis, ou, que de ses recherches patientes et précises, il réunît les éléments d'une thèse sur « le droit de communication reconnu au fisc à l'égard des sociétés », c'était toujours ce rare alliage d'un esprit qui se complaisait sans humiliation aux études pratiques du Droit financier et d'une imagination qui s'envolait vers les cimes.

Quand le hasard place sous mes yeux un dossier d'avant-guerre, j'y trouve toujours de grandes pages spacieuses, aérées, que l'encre dessine et ne noircit pas, et où l'écriture élégante, paisible, arrondie de mon cher collaborateur devient une sorte d'enluminure.

La vie lui souriait. Il s'était marié selon son esprit et selon son cœur. Il a un foyer, une jeune femme associée à ses travaux, compagne de ses émotions, inspiratrice de ses enthousiasmes.

C'est ce plein bonheur que la mobilisation vient frapper.

Dispersés les congrès où se règlent par l'arbitrage les conflits entre les peuples !

Rompues ces ententes internationales, où l'art n'a pas de patrie, où la beauté n'a pas de camp !

L'artillerie allemande va s'acharner stupidement sur la cathédrale de Reims et, si pour sauver nos marins de la félonie de Constantin, il fallait risquer d'atteindre le Parthénon, on oserait.

La guerre fut pour Frank une terrible épreuve.

Il n'y avait pas cru et il n'était pas de ceux dont la cantine était bouclée, mais il n'y eut dans sa surprise aucune hésitation.

Il arriva au front et, tout de suite, se révéla comme un chef.

En novembre 1914, une permission pour voir la fille qui lui était née. Ce fut une brève apparition et il partit émerveillé.

Le 23 mai 1915, son frère Georges était tué en Artois.

Le 6 juillet, dans le même secteur, presque dans la même tranchée, le lieutenant Oscar Frank, du 28^e Régiment d'Infanterie, était écrasé par un obus. Son violon, compagnon de toutes ses pensées, animateur de toutes ses rêveries, était à son côté. C'était à la fois son livre de prières et son épée de chevet.

Trois mois plus tard, le désespoir tuait le père.

Voilà des images pour illustrer ce qu'un homme, qui parlait la langue de Goethe, a appelé « la guerre fraîche et joyeuse ».

La croix de la Légion d'honneur, une citation à l'ordre de l'Armée rappelleront toujours aux confrères d'Oscar Frank qu'il fut un « officier modèle », qu'il a fait preuve, au cours des combats livrés par son régiment, comme chef de section commandant de compagnie et comme commandant de bataillon, des plus belles vertus militaires ».

Seuls quelques intimes, tout frémissants encore de la perte de leur ami, auront mesuré tout ce que contenait de charme discret, de loyauté simple, d'intelligence ordonnée et de sensibilité refoulée, ce gracieux visage aux grands yeux éclatants et doux qu'abîma un obus allemand, le 6 juillet 1915, à Neuville Saint-Vaast.